

**Pascal MEYNADIER**

# L'Égypte au cœur du monde arabe

**l'heure  
des choix**



L'Égypte, au cœur du monde arabe

Pascal Meynadier

**L'Égypte,  
au cœur du monde arabe  
l'heure des choix**

**TEMPORA-ÉDITIONS DU JUBILÉ**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

territoire, soit la totalité de la péninsule du Sinaï, le canal de Suez, les villes d'Ismaïlia et de Suez, la Bande de Gaza, 400 avions de combat, 700 chars, ainsi que la majeure partie de sa flotte de guerre coulée dans le port d'Alexandrie. Israël a de son côté triplé sa superficie. Pire : les images des milliers de chaussures abandonnés par les soldats égyptiens en déroute dans le désert du Sinaï ont effacé dans les esprits du monde entier la mort au combat de 10000 soldats, dont 1 500 officiers.

Deux mois plus tard, en juillet 1967, les cartes du pouvoir sont redistribuées à l'intérieur du camp arabe au sommet des États arabes de Khartoum, signant le basculement du pouvoir du Caire à Ryad. Fayçal d'Arabie Saoudite prend la succession de Nasser. La *Naqsa* (la défaite) de 1967 qui s'ajoute à la *Naqbah* de 1948 (la « catastrophe » de la création de l'état hébreu) marque la fin du nationalisme panarabe. Dans son autobiographie au titre énigmatique, *Histoire de ma vie, à la recherche d'une identité*<sup>1</sup>, Anouar El Sadate, qui avait suivi la guerre aux côtés de Nasser, en tant que vice-président, fait cette révélation à propos du *Rais* : « Il n'est pas mort le 28 septembre 1970 mais le 5 juin 1967, exactement une heure après le déclenchement de la guerre. C'était un corps vivant. La pâleur de la mort était visible sur son visage et ses mains, bien qu'il se déplaçât et marchât, écoutât et parlât. » La génération qui avait parié sur l'unité arabe et le socialisme, avec le président égyptien Gamal Abdel Nasser comme porteétendard charismatique, va peu à peu s'effacer. Comme un symbole d'une nouvelle ère, l'Égypte se soumet à la résolution 242 des Nations Unies du 22 novembre 1967, qui prévoit, déjà, la restitution des territoires (« occupés », si l'on tient compte de la traduction française) en échange de la paix. À bout de souffle, le régime nasserien en appelle à l'Union Soviétique. En plus d'être

passionnantes, les discussions qui eurent lieu à Moscou en 1968 avec Léonid Brejnev, le secrétaire général du parti communiste, telles que retranscrites par Mohamed Hassanein Heykal, confident et éminence grise de Nasser, ne laissent aucun doute sur l'urgence de la situation. Nasser est accablé : « Permettez-moi d'être parfaitement franc avec vous. Si nous n'obtenons pas ce que je demande, tout le monde conclura que la solution est entre les mains des seuls Américains. Autant que je puisse en juger, vous n'êtes pas disposé à nous aider autant que l'Amérique aide Israël. Alors il ne me reste qu'une chose à faire : dès mon retour en Égypte, j'annoncerai au pays que le moment est venu pour moi de céder la place à un président pro américain. Si je ne peux pas sauver mon peuple, il faudra que quelqu'un d'autre le fasse. C'est mon dernier mot. » Après ce coup d'éclat, Leonid Brejnev consent à déployer plusieurs milliers de soldats, dont de nombreux pilotes sous uniformes égyptiens. Mais Sadate, futur successeur de Nasser, qui l'accompagne ce jour-là chez les Soviétiques, n'oubliera pas les termes de la menace.

Grâce au soutien soviétique, la guerre de l'après-67 dite « d'usure » contre Israël, qui s'apparentait encore à l'automne 1968 à une guérilla faisant office de pis-aller, connaît quelques succès sporadiques jusqu'en 1970. Elle sera néanmoins coûteuse. S'il n'existe pas de chiffres officiels sur les pertes égyptiennes, l'historien israélien Benny Morris estime que le nombre de victimes, civiles et militaires, a avoisiné les 10000 côté égyptien contre 400 du côté israélien<sup>2</sup>. Préfigurant un éventuel retournement d'alliance et au grand dam des Palestiniens, le régime nasserien se soumet en juillet 1970 à un cessez-le-feu sur la base du plan du Secrétaire d'État américain William Rogers, qui stipule que « les parties en présence

doivent s'abstenir de modifier le statu quo militaire à l'intérieur de zones de cinquante kilomètres de part et d'autre de la ligne de cessez-le-feu ». Golda Meir, premier ministre israélien, refusera dans un premier temps l'offre américaine avant de s'y plier de mauvaise grâce. Ironie de l'histoire : Nasser, le héros de la cause arabe, fait le choix d'un règlement politique placé sous l'égide des États-Unis. Trois ans plus tôt, lui, le pourfendeur des Frères musulmans, avait également amorcé une réconciliation religieuse. La spécialiste Basma Kodmani rappelle fort à propos que : « Dès le lendemain de la défaite et son rappel au pouvoir par de grandes manifestations qui suivent sa démission, le président égyptien Gamal Abdel Nasser cherche l'appui des religieux. Avec succès. Dans une prière publique, au lendemain de la défaite, le cheikh Mohammed Mitwalli Shaarawi, le plus populaire des responsables religieux du pays, “remercie Dieu pour une défaite traumatisante qui a servi à réveiller la nation et à lui donner conscience qu'elle s'est égarée en excluant la religion des affaires publiques”. »<sup>3</sup>

À la mort de Nasser le 29 septembre 1970, Sadate n'aura qu'à reprendre, en les accentuant par tempérament personnel, les deux principales orientations géopolitiques esquissées par son prédécesseur, qui vont structurer sa politique étrangère durant les trois décennies suivantes : double allégeance aux États-Unis et à l'Arabie Saoudite. En février 1971, le nouveau président réitère devant le parlement égyptien ses propositions de paix : « Si Israël retirait ses forces du Sinaï, je serais disposé à rouvrir le canal de Suez. Pour que mes forces traversent vers l'Est du canal de Suez, je suis prêt à faire une déclaration solennelle d'un cessez-le-feu. Je suis aussi prêt à constituer des relations diplomatiques avec les États-Unis et signer un accord de paix avec Israël. » Tel Aviv ignorera les signaux positifs du Caire. Les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

accords de Camp David les concernant n'ayant même jamais été mis en œuvre. Pour l'heure, l'Égypte a vu son pire cauchemar se réaliser : le chef du parti chiite libanais Hezbollah, Hassan Nasrallah est devenu plus populaire dans les rues du Caire qu'au Liban, et le perse Mahmoud Ahmadinejad a pris les habits de défenseur de la cause arabe, en vitupérant « les perfides accords de Camp David ». Il n'est jusqu'à ce fameux journaliste, Mountazer al-Zaïdi, 29 ans, irakien chiite, qui lançant ses chaussures sur George Bush en 2008 lors d'une conférence de presse, a été promu héros de la résistance par la rue arabe... La méfiance atavique envers le grand rival perse a surtout éclaté officiellement au grand jour, en 2006, lors d'une interview télévisée sur la chaîne *Al Arabiya*, au cours de laquelle le président Hosni Moubarak a dénoncé la communauté chiite égyptienne comme « une cinquième colonne iranienne ». Assiégée, l'élite politique égyptienne a le sentiment d'être en proie à un complot chiite tous azimuts. Un état d'esprit que l'on retrouve dans les éditoriaux enflammés de la presse officielle, de *Roz Al-Yousef* à *Al-Gumhuriyya*, qui dénonce à longueur de colonnes l'Iran.

Pour autant, les autres pays arabes sont aussi la cible du mécontentement égyptien. C'est le cas de la Syrie et, depuis quelque temps, du Qatar « hypocrite » (accusation d'habitude réservée aux chiites) qui « complotte aux dépens de l'Égypte ». Ces diatribes envers ce petit émirat richissime et propriétaire d'*Al Jazeera* révèlent aussi les doutes d'une Égypte en pleine perte d'influence culturelle : que pèsent aujourd'hui les médias égyptiens compassés et vieillots face à l'insolence et au professionnalisme de la chaîne qatarie, concurrente directe de CNN ?

## 2.2 Égypte-Palestine : je t'aime moi non plus

Le problème palestinien est généralement vu comme le point fixant l'éternel antagonisme entre Juifs et Arabes. Pour le comprendre pleinement, il est cependant nécessaire de prendre en compte le caractère d'enjeu politique intérieur que représente ce drame pour l'Égypte principale, puissance voisine de la Terre Sainte. La Palestine demeure en effet depuis 1948, date de la première guerre israëlo-arabe, un enjeu symbolique que se sont disputés (souvent) ou sur lequel se sont réconciliés (beaucoup moins souvent) l'État égyptien et les Frères musulmans, mouvement islamiste représentant la principale force structurée d'opposition interne au régime actuel (voir chapitre 3 sur la culture et la société égyptienne).

Premiers sur les lieux, en 1936, bien avant qu'Israël n'existe officiellement, les Frères avaient placé la Palestine en première ligne de leur objectif de réislamisation de la société pour contrer les mouvements sionistes. Ce n'est donc pas un hasard si une dizaine d'années plus tard, en 1948, la confrérie a envoyé, en vain, des centaines de volontaires épauler une armée égyptienne en pleine déliquescence dans la première guerre contre le jeune État d'Israël. Scindés en deux branches après la création d'Israël – sous influence jordanienne en Cisjordanie, dans l'orbite égyptienne dans la bande de Gaza –, les Frères musulmans ont vu peu à peu leur influence diminuer, au profit de nouvelles structures strictement nationalistes palestiniennes. Un déclin qui était inscrit dès 1957 dans le refus exprimé par les hautes instances de la Confrérie d'appuyer la démarche d'un de ses membres, Khalil Al-Wazir de créer « une nouvelle organisation parallèle à la leur, sans coloration ni programme islamique, dont le but officiel soit la libération de la Palestine par la lutte armée »<sup>11</sup>. Déjà en butte à la vindicte de Gamal Abdel Nasser

qui les traquait partout et jusque dans la Bande de Gaza, depuis la tentative d'assassinat dont il avait fait l'objet le 26 octobre 1954, les Frères n'ont pas voulu ajouter un motif supplémentaire à la haine du *Raïs*. En réaction, deux ans plus tard, Khalil Al-Wazir (alias Abou Jihad), Salah Khalaf (alias Abou Iyad) et Yasser Arafat (alias Abou Ammar), trois jeunes étudiants palestiniens qui s'étaient connus sur les bancs de l'université du Caire créèrent le *Fatah* (La conquête), mouvement national palestinien de libération, au grand dam du grand frère égyptien qui voulait pérenniser l'armistice de 1957 avec Israël. L'universitaire palestinien Khaled Hroub note qu'à cette époque : « C'est avec un mélange d'envie et de dépit que les Frères musulmans assistent à l'irrésistible ascension du Fatah, et beaucoup d'entre eux devront supporter le spectacle cruel d'un parti adverse plus populaire que le leur, dirigé par nombre de leurs anciens juniors. Dans leurs archives des années 1950, les Frères musulmans de Palestine évoquent avec autant d'amertume que de confusion les défections de leurs membres partis créer le Fatah. » Nul mieux que Yasser Arafat, premier président de l'Autorité palestinienne, n'a finalement autant personnalisé les relations intimes, profondes et complexes qu'entretiennent Palestiniens et Égyptiens, relations où les brouilles orageuses succèdent aux réconciliations tapageuses. Né au Caire, Yasser Arafat y a suivi toutes ses études comme la majorité de ses compatriotes palestiniens, jusqu'à son diplôme d'ingénieur en poche. Président très remuant de l'Union des étudiants palestiniens du Caire à la fin des années cinquante, un temps très proche des Frères musulmans, il a également été officier de réserve de l'armée égyptienne. À l'inverse, Yasser Arafat a également été le premier dirigeant à afficher sa volonté de « désarabiser » la question palestinienne. Une indépendance d'esprit et d'action qui n'a pas toujours été du goût de Nasser,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Syrien Michel Aflaq), l'autre musulman (Salah al-Din al-Bitar), qui accolent à l'idée panarabe une idéologie socialiste et laïque. Conscients de l'hétérogénéité d'un monde « arabomusulman » craquelé de particularismes, les idéologues du panarabisme tenteront d'opérer une synthèse entre différents référents historiques rassembleurs. Ainsi, le drapeau panarabe, celui de la révolte de 1916 visant à unifier le Moyen-Orient, porte les couleurs verte, rouge, noire et blanche, que l'on retrouve dans la plupart des drapeaux arabes actuels, de la Palestine à l'Irak en passant par le Soudan. Le rouge pour la descendance de Mahomet (les Hachémides), le blanc pour les Omeyyades de Damas (VII<sup>e</sup> siècle), le noir pour les Abbassides de Bagdad (VIII<sup>e</sup> -XII<sup>e</sup> siècle) et le vert pour les Fatimides du Caire (X<sup>e</sup> – XI<sup>e</sup> siècle). Malgré cet effort de synthèse et cette vision géopolitique parfois incarnée par un leader charismatique (Nasser en Egypte), le panarabisme se brisera sur plusieurs difficultés :

- Les fractures ethniques internes au monde musulman qui minent les nationalismes unitaires censés préparer l'unité panarabe (les Berbères au Maghreb, les Kurdes en Syrie et en Irak, et les Noirs animistes et chrétiens du sud du Soudan ne se reconnaissent pas dans l'arabité) ;

- Les axes de rupture géopolitique de l'unité arabe : puissance anglaise, puissance russe et surtout puissance américaine, qui amplifie à son profit le facteur de distorsion géopolitique qu'est le pétrole ;

- La guerre froide, qui dresse les uns contre les autres les États arabes attirés dans l'orbite libérale ou l'orbite communiste ;

- L'hostilité de l'islamisme politique, ennemi du laïcisme nationaliste arabe.

L'échec du panarabisme entraîne dans un premier temps le repli sur eux-mêmes des régimes nationalistes arabes et le discrédit du socialisme laïc. Dans un deuxième temps, la relève du ressentiment culturel et politique arabe va s'incarner dans un islamisme prompt à invoquer l'âge d'or des empires arabes pour le comparer à la médiocrité, la tyrannie et « l'apostasie » des gouvernements du Moyen-Orient. En Palestine, l'OLP laïque et marxisante finira ainsi par être directement concurrencée par le Hamas islamiste. Indirectement, le terrorisme transnational islamiste actuel, que l'on regroupe par commodité sous le vocable « Al Qaida », est issu pour une bonne part de cet échec du nationalisme arabe, miné tant par les intérêts occidentaux que par les fractures irréconciliables de la nation arabe.

(*Les secrets de la géopolitique*, Olivier Zajec, éditions Tempora, 2008)

## **2.6 Le pré carré soudanais sous surveillance**

L'exemple des rois des Méroé, éphémères pharaons de la XXV<sup>e</sup> dynastie issus des territoires de l'actuel Soudan, qui régnèrent un temps sur l'Égypte en 730 avant notre ère, avant d'en être impitoyablement repoussés, n'offre pas la meilleure grille de compréhension des relations entre Égypte et Soudan. Dès la Haute antiquité, les scribes pharaoniens du Delta, regardant au sud, ne voyaient que « le méprisable pays de Kouch ». Ce mépris est resté, même si les relations entre Soudan et Égypte sont lourdes d'une histoire partagée, et de la présence du même cordon vital essentiel : le dieu-fleuve Nil...

Aujourd'hui, de part et d'autre d'une frontière tracée arbitrairement en 1902 par un fonctionnaire colonial britannique, les populations du sud de l'Égypte et du nord du Soudan parlent la même langue et partagent la même pratique de

l'islam malékite. C'est la raison pour laquelle les Soudanais n'ont pas besoin de visa pour traverser la frontière. Si les relations entre les deux pays de la vallée du Nil datent de la plus haute antiquité, elles restent fortement marquées par la figure de Mehemet Ali, viceroy d'Égypte (voir chapitre 3), qui dépêcha son fils Ismaël au Soudan en 1821 pour fournir à la métropole cairote des esclaves, de l'or et de l'ivoire. Razzias, enlèvements et pillages égyptiens eurent tôt fait de soulever les Soudanais, bientôt conduits par un homme inspiré, le *Mahdi*, qui prêcha la guerre sainte contre « les mauvais musulmans » du nord, « pires que les infidèles ». Planifiée par le *khédive* d'Égypte, exécutée par le général anglais Lord Kitchener, la reconquête « égyptienne » (dans les faits, britannique) du Soudan fut effective le 19 janvier 1899, date de la création du condominium anglo-égyptien, après l'écrasement et la destruction de toutes les forces armées madhistes. Petit à petit, à l'occasion de cette guerre, le Soudan bascula dans l'orbite britannique. L'Égypte ne renonça jamais au « Pays des Noirs » (en arabe), le gouvernement nationaliste du Wafd allant même par exemple en octobre 1951 jusqu'à proclamer Farouk, « roi d'Égypte et du Soudan », pour créer un fait accompli. L'initiative irrita Londres, au point selon des commentateurs de l'époque, d'encourager le coup de force des officiers libres de 1952.<sup>16</sup>

À la stupéfaction des Égyptiens et à la grande joie des Anglais, les Soudanais optent à une très large majorité pour l'indépendance, à l'issue d'un référendum organisé en 1953. Vexée, l'Égypte décide de construire unilatéralement le haut-barrage d'Assouan, afin de « rapatrier les sources du Nil sur son territoire », selon la terminologie officielle en vogue à l'époque. L'unité de la vallée du Nil (partagée du sud au nord entre Éthiopie, Soudan et Égypte) vit ses dernières heures. Tournant le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

permettait de passer les fourches caudines des censures britannique et royale tout en dénonçant avec une pointe d'humour les conventions sociales édictées par un régime à bout de souffle.

Une fois mise au service du nouveau régime Nasser, l'industrie du rêve va fonctionner à plein régime : « Taxi de l'amour » (*Taxi al-Gharam*) de Niazi Mostafaa, aimable blquette qui a eu un tel succès dans le monde arabe qu'en Algérie, les militants du FLN avaient pris l'habitude de surnommer les fourgons de la Police française, taxi al-Gharam ! Las des décors en carton kitsch et des histoires d'amour impossibles qui se terminent toujours en *happy end*, une nouvelle génération plus engagée va poser ses caméras dans les rues sous l'impulsion notamment de scénaristes comme Naghib Mafouz, futur Prix Nobel de littérature et de jeunes cinéastes comme Youssef Chahine qui signe, en 1958, avec *Gare Centrale* (Bab el Hadid), un chefd'œuvre bouleversant. À partir des années 1960, le cinéma égyptien, nationalisé, va bénéficier de moyens considérables de la part de l'État qui veut en faire une des vitrines du régime et un instrument de puissance. Des artistes comme Salah Abou Seif, Tawfik Saleh, et surtout Youssef Chahine sont reconnus dans les festivals de cinéma du monde entier (Berlin, Cannes, Moscou). Une génération dorée et turbulente qui pourtant n'épargnera pas le régime, surtout après la cuisante défaite de 1967 (*Les révoltés* de Tawfik Saleh ou *Le péché* d'Henry Barakat). En 1969, Chadi Abdel Salam réalise *La Momie* (*Al Moumia*), sans doute un des plus beaux films du cinéma égyptien, et ce faisant un chef-d'œuvre du cinéma mondial. Le scénario s'appuie sur des faits réels survenus lors d'une expédition archéologique française conduite par l'égyptologue français Gaston Maspéro dans la Vallée des Rois, en 1881 : une initiative éminemment rare dans les œuvres

contemporaines égyptiennes qui ignoraient superbement, et qui ignorent toujours, leur prestigieux passé pharaonique. Chadi Abdel Salam met en scène une famille vivant depuis des siècles du pillage des tombes près de Louxor, mais qui va peu à peu prendre conscience de l'héritage de l'ancienne Égypte et de son identité culturelle.

En démantelant les studios nationalisés et en coupant les financements, en 1970, à son arrivée au pouvoir, Anouar El Sadate brise la dynamique. *Hollywood sur le Nil* entame un lent déclin que réveillent, de temps à autre, des œuvres de plus en plus teintées d'amertume et de nostalgie comme celui de la réalisatrice Asma El Bakri qui met en scène, avec talent, le terrible *Mendiants et orgueilleux*, tiré du roman d'Albert Cossery, ou Marwan Hamed avec son émouvant *Immeuble Yacoubian*, adapté du roman d'Alaa El Aswany. La scène où l'on voit Zaki Pacha, interprété par la star du box-office Adel Iman, hurlant son désespoir devant « les façades défigurées et les dépotoirs sur les toits des immeubles jadis plus beaux qu'en Europe » offre un raccourci saisissant de l'état économique mais aussi psychologique qui règne dans le pays. C'est cette veine sombre et sans espoir que Heidi Toelle et Katia Zakharia, professeurs de littérature arabe moderne et classique, ont identifié comme étant la marque d'une « littérature du désenchantement »<sup>20</sup>. De Sonallah Ibrahim en passant par Gamal al-Ghitani ou Alaa El Aswany, le meilleur de la littérature égyptienne moderne baigne à l'unisson d'une haine de soi et des institutions que l'on aurait grand peine à retrouver chez le plus torturé des auteurs de l'ultra-gauche française. Dans leur passionnant ouvrage, Heidi Toelle et Katia Zakharia expliquent que : « Si les problèmes politiques et sociaux ne sont point délaissés, ce sont les dysfonctionnements du système qui sont

décortiqués avec une ironie d'une férocité rarement atteinte. Le "réalisme" est subverti, soit par le documentaire, soit par le fantastique, investi par le mythe ou le mysticisme, dans le but de mieux faire éclater l'absurdité d'un quotidien cauchemardesque qu'on ne saurait fuir. Les personnages en arrivent à ne plus distinguer entre faits réels et imaginaires, sombrent dans l'alcool et la folie. » Il n'est qu'à lire la tirade vengeresse de Mahmoud Tripple, artiste sans le sou, dans *J'aurais voulu être égyptien*, le premier livre du génial Alaa El Aswany, interdit de publication par l'office du livre pour insultes à l'Égypte<sup>21</sup> : « L'Égypte des pharaons était vraiment une grande nation, mais qu'avons-nous à voir avec eux ? Nous sommes le produit avarié du métissage des soldats conquérants et des sujets vaincus asservis. Le paysan égyptien à qui on a confisqué sa terre et dont l'honneur a été bafoué pendant de longs siècles a perdu tout ce qui le rattachait à ses grands ancêtres. Il est depuis si longtemps humilié qu'il s'y est résigné et a acquis une mentalité de larbin. Essayez de vous rappeler combien d'Égyptiens courageux, au vrai sens du terme, vous avez rencontré dans votre vie ! (...) Un simple larbin, voilà ce que c'est qu'un Égyptien. Je déteste les Égyptiens et je déteste l'Égypte de tout mon cœur. Je leur souhaite toute la déchéance et tout le malheur possibles. »

Aujourd'hui, les jeunes cairotes se branchent sur les télés libanaises pour danser, les télés syriennes pour voir autre chose que des feuilletons à l'eau de rose datés, et sur la chaîne d'information *Al Jazeera* pour s'informer. Au grand dam d'Ahmed Abou Al-Gheit, le tonitruant ministre égyptien des Affaires étrangères, qui tente de minimiser cette perte d'influence culturelle pourtant préoccupante : « Certains ont cru qu'une télévision par satellite pouvait renverser l'État égyptien, sans réaliser que l'Égypte est beaucoup plus forte que cela.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de l'empereur romain. Le martyrologue copte compte ainsi plusieurs dizaines de milliers de croyants. Malgré le travail considérable de catéchèse du Didascalée, il faudra cependant attendre le IV<sup>e</sup> siècle pour que l'Égypte entière se convertisse au christianisme. La promulgation par l'empereur Constantin de l'édit de Milan accordant aux chrétiens la liberté de culte en 313, suivi de l'édit de Théodose en 391 instaurant le christianisme comme religion d'État, entérinent la victoire du christianisme. À la fin du IV<sup>e</sup> siècle, on compte cinquante-sept évêchés. Le basculement définitif de la population s'opère d'autant mieux qu'au même moment apparaît **le monachisme**. Cette « montée au désert » qui attire les chrétiens du monde entier a grandement contribué au prestige de l'Église copte.

Fondateur de l'érémisme, Saint Antoine, originaire du Fayoum, fut sans doute le premier d'entre eux à s'installer dans la région de Thèbes, solitaire et soumis à la tentation du diable, selon les écrits d'Athanase d'Alexandrie, Docteur et père de l'Église. Il fuyait surtout les disputes et la corruption d'Alexandrie. Nul ouvrage mieux que « La tentation de Saint Antoine », le chef-d'œuvre de Gustave Flaubert sur le fondateur égyptien du monachisme chrétien, ne rend l'ambiance culturelle qu'on imagine régner alors dans la ville d'Alexandre le Grand. Par la voix de Saint Antoine, Flaubert se fait documentaliste : « Nous revenions ensuite par le port, en coudoyant des hommes de toutes les nations, jusqu'à des Cimmériens, vêtus de peaux d'ours, et des Gymnophistes du Gange frotté de bouse de vache. Mais sans cesse, il y avait quelque bataille dans les rues, à cause de Juifs refusant de payer l'impôt, ou des séditionnaires qui voulaient chasser les Romains. D'ailleurs la ville était pleine d'hérétiques, des sectateurs de Manès, de Valentin, de Basilide, d'Arius –

tous vous accaparant pour discuter et vous convaincre. » L'écrivain n'oublie pas l'arrière-fond idéologique qui accompagne les premiers pas de Saint Antoine (251-356) dans le désert : « Je me suis réfugié à Cozim ; et ma pénitence fut si haute que je n'avais plus peur de Dieu. Quelques-uns s'assemblèrent autour de moi pour devenir des anachorètes. je leur ai imposé une règle pratique, en haine des extravagances de la Gnose et des assertions des philosophes. On m'envoyait de partout des messages. On venait me voir de très loin. Cependant le peuple torturait les confesseurs, et la soif du martyre m'entraîna dans Alexandrie. »<sup>25</sup>

Paradoxalement, c'est l'afflux de disciples dans le désert auprès d'anachorètes solitaires (du grec *anakhorein*, se retirer) qui donna naissance au monachisme. Pacôme de Tanebèse jette les bases des premières règles des premiers monastères au sens propre du terme, dans lesquels les moines et les moniales mènent une existence cénobitique (communautaire), par opposition aux anachorètes (solitaires). En réalité, les ermites et autres anachorètes s'inspiraient d'une très ancienne tradition d'érémisme désertique apparue dans l'ancienne Égypte, repris par les juifs alexandrins décrits par Philon d'Alexandrie dans sa *Vita Contemplativa*.

La renommée des « Pères du désert » comme Paul de Thèbes (mort en 340) ou Saint Pacôme (286-348) ont en tous les cas établi l'Égypte au rang de « patrie des moines ». De passage en Palestine et en Égypte au début du V<sup>e</sup> siècle, le français Saint Jean Cassien se chargea d'introduire le cénobitisme en Europe, en fondant deux premiers monastères dans la région de Marseille qui connurent un grand succès.

## ***La rupture de l'unité chrétienne***

Après la période des grandes invasions en Occident, c'est l'Empire romain d'Orient (dit aussi Empire byzantin), héritier de Rome, qui va régner sur l'Égypte. Soucieux d'affirmer l'indépendance du patriarcat face à la lourde tutelle de la capitale de l'Empire, Constantinople, Dioscore I<sup>er</sup>, patriarche d'Alexandrie, frappe un grand coup en 444, en adoptant les principes théologiques d'Eutychès, un archimandrite grec qui enseignait une conception monophysite du Christ (une seule nature, divine et non humaine). Au cours du concile d'Éphèse, Dioscore parvient même à imposer ses vues et à excommunier le pape romain Léon I<sup>er</sup>. Une victoire de courte durée. Le concile de Chalcédoine, tenu en 451, le dépose, l'exile, et réaffirme la doctrine de l'Église, à savoir que Jésus-Christ est à la fois vrai Dieu et vrai homme en « une seule personne et deux natures, sans confusion ». Si la dispute théologique fut tranchée rapidement par l'annulation des actes du concile d'Éphèse, il n'en alla pas de même avec la dispute politique. Les Égyptiens firent corps avec leur hiérarchie, donnant naissance à une révolte nationaliste contre le clergé nommé par Constantinople.

Conséquence directe du concile de Chalcédoine, le patriarcat d'Alexandrie est encore aujourd'hui porté par trois chefs d'Église : le pape Chenouda III, de l'Église copte orthodoxe (autocéphale), Sa Béatitudo Théodore II, de l'église orthodoxe grecque et Sa Béatitudo Antonios Naguib, de l'église copte catholique. Le patriarche copte est le seul prélat oriental à porter encore aujourd'hui le titre de « pape ». Depuis la création du patriarcat catholique copte en 1895 par la constitution apostolique *Christi Domini* du pape Léon XIII, on note que les effectifs catholiques n'ont pas cessé de croître : 14 576 fidèles en 1907, 57 556 en 1950, 168 503 en 1991 et 210 000 en 2006. Il n'est d'ailleurs pas anodin que lors de la visite de Sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Composition et mise en pages réalisées par  
Sud Compo - 66140 - Canet en Roussillon  
019/2009

Achevé d'imprimer en avril 2009

Imprimé en Union européenne

Dépôt légal : mai 2009

1. *Histoire de ma vie, A la recherche d'une identité*, d'Anouar El Sadate, éditions Fayard, 1981.
2. *Victimes : histoire revisitée du conflit arabo-sioniste* de Benny Morris, éditions Complexe, 2003.
3. *Une génération arabe traumatisée par la défaite* de Basma Kodmani, *Le Monde Diplomatique*, juin 2007.
4. *Hassan II, la Mémoire d'un roi* entretiens avec Éric Laurent, éditions Plon, 1993.
5. *L'automne de la colère* de Mohamed Heykal, collection L'épreuve des faits, éditions Ramsay, 1983.
6. *Le Proche-Orient éclaté, 1956-2007* de Georges Corm, éditions Folio Histoire, Gallimard, 2007.
7. Ibid.
8. *L'État d'Israël* sous la direction d'Alain Dieckhoff, Collection Les grandes études internationales, éditions Fayard, 2008.
9. *Farouk, un roi trahi* d'Adel Sabet, aux éditions Balland, publié sous la direction de Jean-Pierre Péroncel Hugoz, dans la collection Le Nadir, 1990.
10. *La guerre des films* article de Yosser Moheb, in *Al Ahram Hebdo*, numéro 729, semaine du 27 août au 2 septembre 2008.
11. *Le Hamas* de Khaled Hroub, préface de Dominique Vidal, aux éditions Demopolis, 2008.
12. Place perdue suite à la reconnaissance de l'État d'Israël par le président égyptien Sadate.
13. *Nous ne sommes pas une carte entre les mains de régimes étrangers* entretien de Mahmoud Al-Azhar, in *Al-Arham hebdo*, n° 736, semaine du 15 au 22 octobre 2008.
14. *Quand Israël et l'Iran s'alliaient discrètement* de Alastair Crooke, in *Le Monde Diplomatique*, février 2009, n° 659.
15. *La Syrie* de Philippe Rondot, collection Que sais-Je, éditions Presses universitaires de France, 1993.
16. *L'Égypte en mouvement* de Simone et Jean Lacouture, collection Esprit Frontières ouvertes, éditions du Seuil, 1956.
17. *En cheminant avec Hérodote, voyages aux extrémités de la terre* de Jacques Lacarrière, collection Étonnants Voyageurs, aux éditions Seghers, 1981.
18. *L'expédition de Bonaparte en Égypte, témoignages croisés* de Vivant Denon et Abdel Rahman El-Gabarti, collection Babel, éditions Actes Sud.
19. *L'Express*, 9 décembre 1993.

20. *À la découverte de la littérature arabe, du VI<sup>e</sup> siècle à nos jours* de Heidi Toelle et Katia Zakharia, éditions Flammarion, collection Champs.
21. *J'aurais voulu être égyptien* d'Alaa El Aswany, éditions Actes Sud, 2009.
22. *Les Frères musulmans (1928-1982)* d'Olivier Carré et Gérard Michaud, collection A, éditions Gallimard/Julliard, 1983.
23. *L'islam, l'avenir de la tradition, entre révolution et occidentalisation* de Charles Saint-Prot, éditions du Rocher, 618 p, 2008.
24. *Les christianismes disparus, la bataille pour les écritures : apocryphes, faux et censures* de Bart Ehrman, éditions Bayard, 2007.
25. *La tentation de Saint Antoine* de Gustave Flaubert
26. *Dictionnaire de l'Orient chrétien* de Julius Assflag et Paul Krüger, éditions Brepols, 1991.
27. *L'Égypte en mouvement*, de Jean et Simone Lacouture, collection Esprit « Frontière ouverte », éditions du Seuil, 1956.
28. *Les coptes en politique égyptienne, le rôle de Makram Ebeid dans le Mouvement National* de Moustapha Al Fequi, édition L'Harmattan, 2007.
29. *Politiques et minorités au Proche-orient, les raisons d'une explosion* de Laurent Chabry et Annie Chabry, édition Maisonneuve & Larose, 1987.
30. *Les chrétiens du monde arabe* préface de Pierre Rondot, éditions Maisonneuve et Larose, 1987.